

qu'il en fut de même en 1840 et en 1860, les deux grandes dates de notre vie intellectuelle: 1840, date de l'Union, où il fallait s'affranchir d'un décret de mort; 1860, où se posait, dans les heurts politiques, tout l'inconnu de la fédération prochaine. N'en doutons point: en ces heures plus graves les vieux ferments héroïques se réveillent dans l'âme héréditaire. Les idées qui voltigent et passionnent les têtes; les émotions, les angoisses qui secouent et étirent, toutes ces puissances d'ébranlement vont atteindre jusqu'au fond certaines sensibilités plus vibrantes et plus fines. Les voix éparses, les inquiétudes communes se forment en écho net et puissant au fond de quelques âmes choisies, là où le sang de la race, par des mystères cachés, s'est infusé plus généreux et plus fort. Et alors nous avons les poètes, les écrivains, les penseurs des heures tragiques, ceux qui deviennent les guides et les donneurs de mots d'ordre.

Qui nous fera croire que nous n'allons pas recommencer l'histoire? Pas plus qu'en 1840 et qu'en 1860, nous ne sommes, malgré nos misères, un peuple en goût de finir. On l'a dit: nous avons perfectionné nos instruments; nous avons discipliné nos esprits. Ceux de la génération nouvelle peuvent prétendre à des formes d'art plus parfaites. Et nous savons qu'une plume ne fut jamais un instrument inactif au bout d'une main française. Mais toutes ces promesses posent un problème: qu'allons-nous faire entrer dans cet effort littéraire? Quelle sera cette littérature de demain dont nous saluons l'ardent avenir? Oh! de grâce, ne traitons pas ce problème à la légère. Le temps est déjà loin où l'on pouvait croire la littérature un jeu inoffensif. Toute notre tradition littéraire proteste contre ce dilettantisme. Chez nous, écrire c'est vivre, se défendre et se prolonger. Incarnation d'une pensée et d'une vie, l'œuvre par cela même qu'elle enferme l'âme d'une race dans des